

La Bâtie - Festival de Genève

Deux créations locales dissocient l'image et le son

Tout le monde attendait les Belges FC Bergman. En vérité, ce sont deux artistes genevoises qui ont créé la surprise ce week-end.

Katia Berger

La foule se presse. À croire qu'on lui distribue du pain en période de disette, un vaccin en temps de pandémie, ou des kilowatts à la veille d'une crise énergétique. Il n'en est rien: on lui promet du spectacle - au plus, de l'art. Une denrée dont l'offre ne semble jamais excéder la demande. Dont on ne se rassasie pas, du moins à Genève, en ces années 20 de notre XXI^e siècle.

Devant la Comédie, vendredi soir, c'était la ruée. Les amoureux de la scène trépassaient par centaines à l'idée de découvrir pour la première fois sur leur sol le secteur anversois FC Bergman, célébré pour son langage théâtral abreuvé à l'histoire de l'art. Créé en janvier 2021, puis présenté à Avignon le même été, sûr que «The Sheep Song» allait faire sensation. Pour son récit allégorique, son esthétisme renaissant et l'opulence de ses moyens. Mais aussi pour sa cloche, son zizi à l'air et ses bêtes en chair et en os.

Tout est dit dans la première séquence. On y voit piétiner sur la grande scène un troupeau de moutons, bêlant comme de raison, qui regarde en face le troupeau d'humains dans la salle, retenant son souffle quant à lui. L'effet miroir est planté, qui ne sera qu'étoffé par la suite, au gré d'un long diaporama sans parole. L'un des béliers se dressera sur ses pattes ar-

rière (le socle arrondi fixé sous son pied dote l'interprète d'une démarche ovine à s'y méprendre), se métamorphosera en quidam, et souffrira sa race quand son fils ne survivra pas à son sort de bâtard.

Agnus Dei revisité

Un système sophistiqué de tapis roulants place toutes sortes de mésaventures dansantes sur le

chemin de croix de cet Agnus Dei revisité. Abracadabrantes, les mésaventures. Et surtout sans queue ni tête, mettant le pauvre hère aux prises avec des chirurgiens, des voyous ou des castelets marionnettiques détournés de la littérature chrétienne. Comme sur un catwalk, l'unité de signature sert d'unique fil rouge à un dévouement qui n'a de mytholo-

gique que l'ambition. Décevant, en somme.

Les deux créations genevoises découvertes ce week-end contrastent par leur épaisseur. «Intérieur vie/Intérieur nuit» et «Blast!» respectivement signées Kayije Kagame au Grütli et Ruth Childs au Pavillon ADC, imprègnent durablement un spectateur un brin dérouté. Chacune à sa façon, les artistes travaillent à dissocier l'image et le son, de sorte à les réassembler ensuite dans une puissance renouvelée. Toutes deux plongent dans un trouble d'où jaillissent des lueurs et des bruits inédits.

Des présences planent

Chez l'actrice et metteuse en scène Kayije Kagame, le volet cinématographique du diptyque vient, dans un second temps, éclairer rétrospectivement un premier volet scénique. Ce qui n'était qu'évoqué au théâtre prend paradoxalement corps au cinéma. À savoir, comment un acteur de la Comédie-Française,

le Genevois Gaël Kamilindi, investit son rôle de Gennaro dans la «Lucrèce Borgia» de Victor Hugo. Ou comment la mère tant du comédien que du personnage hante leurs mémoires confondues. Dans la nuit planent ainsi les présences évaporées de tous ceux qui nous fondent et nous relient.

Pour sa part, la danseuse et chorégraphe Ruth Childs décompose le cri. D'un côté, l'expression faciale qu'elle traduit en mouvements épurés: figeant ses mâchoires dans un écarquillement synonyme de peur, de rage ou de douleur. De l'autre, les compositions rythmiques de son acolyte Stéphane Vecchione qui, mêlées aux extraits de Kleist, E.T.A. Hoffmann ou Georges Bataille qu'elle vocifère en autotune, offrent un contrepoint à la bouche bée. De la juxtaposition fuse «Blast!» le souffle d'une explosion tantôt terrible ou caustique.

La Bâtie Jusqu'au 11 septembre, www.batie.ch



GREGORY BATAARD/KURT VAN DER ELST/CE VICTOR



La danseuse Ruth Childs explore le même cri qui inspira le peintre Edvard Munch. «Sheep Song» parsème de tableaux le chemin de croix d'un mouton humain. Dans le diptyque de Kayije Kagame, Gaël Kamilindi répète à la Comédie-Française.

Les liens se tissent

● Quatre jours à peine, et le dialogue entre les spectacles cause déjà son stimulant brouhaha. Le festivalier ne boude pas ce plaisir, propre à toute manifestation mettant plusieurs œuvres en réseau, qui consiste à repérer les formes, les préoccupations, les tics aussi, qui parlent de leur temps. Préciser ce qu'ils en disent exactement est une autre affaire, mais on se plaît à capter leurs échos aussitôt deux

créations mises en relation. En vrac, quelques-unes des rimes détectées ce week-end entre les premiers titres divulgués: la présence en force du solo (Vimala Pons, Kayije Kagame, Tiziano Cruz, Ruth Childs); l'utilisation du masque facial (Vimala Pons, FC Bergman, dans une certaine mesure Ruth Childs); l'importance des effets sonores (Vimala Pons, Kayije Kagame, Ruth Childs). Un œil sur

la suite du programme indique que d'autres animaux, outre ceux de FC Bergman, viendront à plusieurs reprises hanter les plateaux; et que la bouche - obstruée pendant deux ans - sera centrale dans plus d'une proposition après celle de Ruth Childs. Enfin, comme chez Kayije Kagame, on s'attend à une infiltration cinématographique non négligeable sur les scènes... **KBE**

«Jungle rouge», une curieuse odyssée en animation mixte

Cinéma

Rencontre avec les deux Genevois auteurs de ce long métrage, Zoltan Horvath et Juan José Lozano.

Pas sûr qu'on ait déjà vu un film qui ressemble à «Jungle rouge». C'est-à-dire un long métrage réalisé en animation mixte, avec des comédiens filmés sur fond vert, puis un décor, en l'occurrence une jungle, rajoutée ensuite, et le tout retravaillé dans le but de créer une esthétique ni réaliste ni animée, mais quelque part entre les deux. Né sous l'impulsion de deux cinéastes de Genève, Zoltan Horvath et Juan José Lozano, «Jungle rouge» étonne et déroute. «Nous n'avons



Les Genevois Juan José Lozano et Zoltan Horvath, auteurs de «Jungle Rouge». LUCIEN FORTUNATI

jamais imaginé un film naturaliste ni de la pure animation, précise Zoltan Horvath. C'est de la pixillation, et on ne voulait surtout pas

que l'animation vidéo soit cachée. On a recréé le mouvement, le rythme, sur les images tournées, de manière à ce qu'on obtienne

une impression de réel. Il s'agissait aussi de trouver cette patte hybride qui collait parfaitement à ce qu'on voulait raconter, soit une histoire perdue dans une sorte de réalité parallèle.»

Car ce que raconte «Jungle rouge», c'est aussi un combat politique et une plongée dans l'univers des FARC, ou Forces armées révolutionnaires de Colombie, guérilla communiste parmi les plus anciennes du monde. Dans la jungle, un bombardement tue l'un de leurs chefs. Mais sa correspondance avec la plupart des acteurs du conflit est un témoignage de première main à l'origine du script. «Je pense que chacun a fait la moitié du travail, abonde Juan José Lozano. J'ai coécrit le scénario. Je me suis occupé de la mise en scène, du

casting, des comédiens. Puis pour la postproduction, Zoltan a travaillé durant dix mois. Le tournage s'est fait en espagnol et en français. Nous avions d'ailleurs fait des essais avant. Tout ensemble, «Jungle rouge» nous a pris entre huit et neuf années de nos vies.»

«Jungle rouge» a ainsi été tourné dans un grand studio, dans la zone industrielle de Meyrin. Tout cela à la fin de l'année 2019, avec une équipe technique conséquente composée d'une vingtaine de personnes. «Cela fait à présent vingt ans que je suis à Genève, continue Juan José Lozano. Avant, j'ai fait une école de cinéma en Colombie. Et depuis, je tourne régulièrement pour la RTS, des «Temps présent» notamment.» «Moi, je viens de l'animation et du dessin de presse,

confie Zoltan, lequel avait d'ailleurs travaillé quatre ou cinq ans à la «TdG». Pour ce qui est du tournage, nous sommes vraiment passés entre les gouttes avant que le confinement ne complique tout. Pour cela, nous avons eu de la chance.» Côté casting, on découvre également au milieu des comédiens une Isabelle Gattiker (ex-directrice du FIFDH, aujourd'hui directrice générale de l'Office cantonal de la culture et des sports), inattendue à cette place-là. «Elle n'est pas actrice, mais nous lui avons demandé de jouer en somme son propre rôle. Elle a d'ailleurs vécu en Colombie.» Dévoilé au FIFDH, puis à Annecy et dans d'autres festivals, «Jungle rouge» est sorti il y a deux mois à Paris. Il sera à l'affiche à Genève dès mercredi. **Pascal Gavillet**